

J'écris à l'écran, je n'ai plus besoin de toucher pour sentir, j'effleure seulement. Mon écrit est de la graine de traces. Il est eau. L'écriture aujourd'hui, moderne poétique de la peau, n'écorche plus le papier. Fi des parois scarifiées. Elle se tient loin du manuscrit, du parchemin, de cette peau de veau mort-né, encore sanguinolente, dont le vélin tira sa palpitante origine. Elle n'est plus une écriture mordeuse de chair, qui tatoue le texte sur la peau des livres – et c'est pourquoi d'ailleurs elle se mémorise si mal.

Elle dit qu'il n'est plus nécessaire de faire saigner la peau pour que l'écriture suinte vive, elle procède virtuellement, elle s'inscrit à l'écran liquide. L'écriture est bain.

La narration fait pli, l'histoire a la passion des blousants. Et chaque matin je continue ma mise à plat entre deux feuilles.

Romancière : un métier à plisser.

Roman : le recensement de tous ces plis, à raison d'une épingle tous les six millimètres. Un accordéon.

Quant au poème : langage secret de l'éventail à quatre faces — moment de rideau. Bref, le poème est un grand creux où la peau fait relâche — ton cocon.

Autoréparation infinie. Autorésurrection infinie.

Chaque matin, s'engendrer. Devenir invieillissable, inusable, inaltérable. À chaque jour, sa suture heureuse.

Les livres sont des centons, guenilles maintes fois rapiécées, vêtement d'idées taillé dans l'infinité ouverte des expériences littéraires possibles.

Les livres sont mes bandages. Ils sont la couche uniforme de gaze propre isolant la blessure, puis abandonnés à chaque guérison.

Il faut croire qu'au contact du papier, la dépression finit par muer son bourdon en frisson.